

ble que cette eau est plus fraîche que l'eau de la plus pure source... Oh! Mariette! je crois qu'elle me fera du bien!

Mariette leva les mains et les yeux au ciel avec une indéfinissable expression de foi, de bonheur et d'amour :

— Ainsi soit-il! murmura-t-elle.

## XIV.

## LE RÊVE DE CONSCIENCE.

Il était deux heures de l'après-midi. Quoique l'on fût dans les premiers jours de mai, il faisait une de ces chaleurs de printemps qui, parfois, dépassent en intensité celle des jours les plus chauds de l'année. Une vapeur ardente qui s'élevait, le matin, élevée de la terre sous la forme d'un léger brouillard, semblait y redescendre en nuages de flammes. Aucun vent n'agitait les branches des arbres; les oiseaux se taisaient dans les buissons; seuls, les lézards, ces joyeux adorateurs du feu pour lesquels le soleil ne répand jamais assez de rayons, glissaient au milieu des herbes par mouvements rapides et saccadés, tandis que les mouches à miel, laborieuses ménagères, bourdonnaient en sillonnant l'air, portant à leurs ruches civilisées ou à leurs troncs d'arbres sauvages la récolte de miel et de cire que l'homme a trouvé moyen de leur faire faire à son profit.

A part ces deux bruits, qui d'ailleurs étaient plutôt des frissonnements que des bruits, toutes les voix de la nature gardaient le silence. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait pas une seule âme vivante; la création tout entière, déshabituée depuis longtemps de la chaleur, semblait assoupie.

A cent pas de l'étang de Salmoucy, sur la lisière du petit bois qui porte le même nom, Conscience dormait, la tête appuyée sur son porte-manteau; les branches rapprochées de deux jeunes chênes lui faisaient, au dessus de la tête, une voûte de feuillage, tandis qu'à genoux près de lui, Mariette le regardait avec une compassion pleine d'amour, en écartant, à l'aide d'une branche de bruyère aux fleurs roses, les mouches qui tendaient incessamment, dans leur importune ténacité, à se reposer sur son visage.

Et tout autour de lui, non pas à la brise de l'air, — car, nous l'avons dit, toute brise était morte, — mais au vent que faisait Mariette en agitant sa branche fleurie, la gentiane azurée

inclina ses calices, et la campanelle frissonnait en secouant ses mille clochettes.

C'était le lendemain du jour où les deux enfants avaient fait leur station et leur prière dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse.

Après cette station et cette prière ils étaient rentrés à l'auberge des pèlerins: pauvre auberge habituée à recevoir de pauvres hôtes, car, en général, ce ne sont point les riches de ce monde qui ont assez de foi pour voter des pèlerinages, et assez de courage pour les accomplir à pied.

Ils y étaient rentrés, les pieux enfants, portant ces beaux bouquets d'or et d'argent que les pèlerins achètent à la porte de l'église, et dont, au retour, ils ornent leurs cheminées et le chevet de leur lit, pour prouver plus tard à leurs descendants qu'ils ont accompli le saint pèlerinage.

Le lendemain, ils étaient partis après avoir entendu la messe; ce qui fait qu'ils n'avaient pu se mettre en route que sur les neuf heures du matin.

Puis, comme ils avaient abandonné la grande route sur la promesse qui leur avait été faite qu'ils gagneraient deux lieues, et suivaient un charmant sentier plein de fraîcheur en prenant la traverse, ils étaient arrivés vers midi à la lisière du bois de Salmoucy, où, ils s'étaient assis pour se reposer, et où, après un instant de repos, Conscience, encore faible du régime de l'infirmerie, encore fatigué des émotions de la veille et de la surveillance, s'était tout doucement laissé aller de la causerie au sommeil.

Il y avait donc déjà deux heures que Conscience dormait ainsi, et Mariette, qui ne voulait pas cependant le réveiller, commençait, — en mesurant le reste de l'étape à faire pour aller coucher à Presles, village que, d'après les renseignements pris, ils s'étaient donné comme le terme de la course du jour, — Mariette, disons-nous, commençait à s'inquiéter de la prolongation de ce sommeil.

Puis, autre chose l'inquiétait encore, l'attentive jeune fille; c'est que le soleil, en tournant, — pour Mariette, c'était le soleil qui tournait, et non la terre, — c'est que le soleil, en tournant, allait atteindre de ses brûlants rayons les yeux du soldat endormi.

Alors, déposant sa branche de bruyère près de Conscience, Mariette entra dans le bois, coupa deux branches de bouleau, revint, les planta en terre entre Conscience et le soleil, et, y suspendant son tablier, elle en fit une sorte de tente dont l'ombre s'étendit sur le front du dormeur.

Puis, elle reprit sa branche de bruyère, et s'agenouilla de nouveau près de son ami, se plaçant de manière à être abritée en même temps que lui sous le même parasol.

Là, pendant plus d'une demi-heure encore, elle épia le sommeil de Conscience, écoutant sa respiration, comptant pour ainsi dire les battements de son cœur.

De temps en temps Bernard, couché aux pieds du jeune homme, rouvrait les yeux, levait la tête, regardait son maître, et, voyant qu'il dormait toujours, allongeait le cou sur l'herbe et se rendormait de son côté.

Cependant Mariette, dont le regard ne quittait pas le visage de Conscience, crut s'apercevoir, à quelques contractions nerveuses des muscles de ses joues et à la précipitation de plus en plus grande de sa respiration, que quelque songe douloureux l'agitait. Elle allait, en conséquence, le réveiller, lorsque tout à coup il rouvrit ses yeux sans regards, jeta vivement ses mains en avant, et s'écria :

— Mariette! où es-tu, Mariette?

La jeune fille saisit ses deux mains.

— Ah! fit Conscience avec un soupir.

Et il laissa retomber sa tête inerte sur son porte-manteau.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, demanda Mariette, qu'as-tu donc, mon ami?

Et elle passa une de ses mains sous son cou pour le soulever.

— Rien, rien, murmura Conscience.

— Mais tu trembles de tout ton corps... tu pâlis... tu vas te trouver mal?

— J'ai rêvé une chose terrible, dit-il; j'ai rêvé que, pendant mon sommeil, tu t'étais éloignée de moi, et, qu'à mon réveil, — chose étrange! je voyais dans mon rêve, — et qu'à mon réveil, je te cherchais vainement.

Puis, laissant tomber sa tête dans ses deux mains :

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-il, je ne sais si jamais j'ai tant souffert!

— Pauvre fou, dit Mariette, qui se laisse aller à de pareilles pensées, qui me soupçonne de pouvoir l'abandonner, même en rêve... pauvre fou, ou plutôt méchant et ingrat!

Et, d'une voix douce et enjouée :

— Dieu te punira, Conscience, dit-elle, si tu as encore de pareilles pensées.

— Mariette, dit Conscience, les rêves viennent de Dieu, et, quand ils ne sont pas un présage, ils sont quelquefois un avis.

— Un avis... Que veux-tu dire, Conscience?

— Rien, bonne et chère Mariette, répondit tristement le jeune homme, je me parle à moi-même, comme cela m'arrive souvent. Aide-moi à me relever, Mariette; il doit être tard; je ne sais, en vérité, comment je me suis laissé aller à ce lourd sommeil.

Puis, avec un soupir :

— Il faut, ajouta-t-il, que ce soit par la permission de Dieu.

Mariette le regarda étonnée.

— Mais, mon Dieu, Conscience, demanda-t-elle avec inquiétude, que murmures-tu donc là? Faut-il donc que ce soit un rêve qui te jette dans un tel accablement?... Tu as rêvé que je te quittais, Conscience? Eh bien, tu sais qu'il faut toujours prendre l'envers des rêves pour arriver à la réalité. Tu as rêvé que je te quittais: eh bien, c'est la preuve que je suis liée à toi pour la vie!

Conscience chercha les mains de Mariette.

Il les eut bientôt trouvées, car la jeune fille les mit dans les siennes.

Alors, les serrant avec force, il fixa sur la jeune fille son œil terne, comme s'il eût voulu lui dire le douloureux secret qui oppressait son cœur; mais tout à coup ses muscles se détendirent, il secoua la tête, et, d'une voix brisée :

— Mariette, dit-il, donne-moi mon porte-manteau, et remettons-nous en route.

— Remettons-nous en route, soit, dit Mariette; mais quant au porte-manteau, c'est moi qui m'en chargerai.

— Mariette, toi, une femme? impossible!

— Assez, Conscience, tu sais bien que je suis forte; d'ailleurs, quand je serai fatiguée, je le bouclerai sur le dos de Bernard; il est bien de taille à le porter, lui, j'espère, ajouta-t-elle en riant, dans l'espoir que son rire dériderait le visage de Conscience.

Mais, tout au contraire, en voyant ce que la jeune fille faisait pour le distraire et le consoler, le visage de l'aveugle se couvrit d'une nouvelle teinte de tristesse.

— Eh bien, dit-il, soit! Conduis-moi au milieu du chemin, Mariette, donne-moi mon bâton, et marchons.

Mariette le conduisit, en effet, au milieu de la route, lui mit son bâton dans la main, et lui donna le bras.

— Écoute, Conscience, dit Mariette, maintenant si je marche trop vite, arrête-moi; c'est à moi de régler mon pas sur le tien; et cependant,

Conscience, je te l'avoue, continua-t-elle en voyant que le jeune homme laissait tristement tomber sa tête sur sa poitrine, je voudrais, non pas que nous eussions des pieds, mais des ailes comme ces hirondelles qui peuvent voler si vite et qui, dit-on, viennent de si loin... Oh ! comme nous irions d'un seul trait jusqu'à la maison !

Conscience poussa un soupir.

— Mais sois tranquille, continua Mariette avec un enjouement qu'elle n'affectait que dans l'espoir qu'il passerait au cœur de Conscience ; à défaut d'ailes, nous avons notre volonté et notre courage ; avec bonne volonté et bon courage, nous serons arrivés demain au soir ou après-demain dans la matinée, au plus tard. Oh ! pense à ce retour, Conscience, pense à la joie de ta mère, à la joie de la mienne, à la satisfaction du père Cadet, aux cris de petit Pierre... Oh ! comme ma mère Madeleine t'embrassera avec bonheur — comprends-tu, Conscience ? elle qui te croit dans un pauvre hôpital, sur un méchant grabat, entre quatre murs sombres, et qui ne se doute pas que tu viens de dormir sous le grand dais bleu du ciel, couché sur la bruyère et le serpolet, en toute liberté comme cette alouette qui s'élève dans le ciel en chantant... Entends-tu, entends-tu l'alouette, Conscience ?... Oh ! si tu savais comme elle est haut, comme elle monte au ciel, c'est à peine si je la vois.

— Oui, je l'entends, dit Conscience ; mais, hélas ! comme tu dis, Mariette, je ne la vois pas... je ne la verrai plus, Mariette... Mariette, je suis aveugle !

— Eh bien, mon ami, est-ce que je ne vois pas pour toi ? est-ce que je ne suis pas là pour te conduire, pour te guider, pour te dire la forme et la couleur des choses ? N'as-tu pas vu hier la bonne Vierge, quand je te l'ai montrée ? Eh bien, Conscience, je serai toujours ainsi là, devant toi, près de toi ou derrière toi... N'est-ce donc pas bien doux un malheur qui nous dit sans cesse : « Conscience ne peut plus être séparé de Mariette ; Mariette ne peut plus être séparée de Conscience ? »

— Oui, je sais, Mariette, dit Conscience ; oui, il y a une suprême douceur dans cette idée ; oui, je vois par tes yeux, mieux que je ne vois par mes propres mains ; oui, quand tu me parles, ta voix me fait trembler d'émotion ; oui, quand je t'écoute, je vois... Tiens, dans ce moment où tu marches devant moi et où je te suis, il me semble qu'une lueur céleste pénètre dans mes yeux éteints ; j'éprouve ce qu'éprouverait un homme

qui, les yeux fermés, suivrait un ange de lumière. Il y a des instants, Mariette, où je crois que Dieu me rend la vue pour te montrer à moi, dans ce monde, telle qu'il te montrera à moi dans l'autre, quand tu auras reçu de ses mains la récompense éternelle que tu as si bien méritée... Mais...

Conscience poussa un soupir, secoua la tête avec découragement.

— Mais quoi ?... demanda Mariette en s'arrêtant.

L'aveugle devina que Mariette s'arrêtait : il étendit le bras gauche et le passa sous le bras droit de Mariette.

— Mais, reprit-il, ma chère, ma bien-aimée Mariette, mon rêve de tout à l'heure m'a donné à penser.

— Que dis-tu donc là, Conscience ?

— Je dis, Mariette, que Dieu, qui a fait de toi quelque chose de tendre et de resplendissant à la fois, a mis tout naturellement le dévouement, au nombre de toutes tes vertus ; ce dévouement, Mariette, tu me l'offres, oh ! de tout ton cœur, de toute ton âme, je le sais ; mais, de même que tu dois me l'offrir, Mariette, moi, je ne dois pas l'accepter.

— Oh ! mon Dieu, Conscience, s'écria Mariette, tu ne m'aimes donc plus ? Jésus ! qu'ai-je fait pour cela ?

Et la jeune fille joignit les mains, les yeux fixés sur Conscience, et prête à éclater en sanglots.

— Tu n'as rien fait, Mariette, et, tout au contraire de ne plus t'aimer, je t'adore ; mais mon adoration, à moi pauvre aveugle, ne saurait payer ton dévouement.

— Payer ! s'écria Mariette ; que parles-tu de payer !

Conscience sourit tristement.

— Laisse-moi dire, Mariette, continua-t-il, et parlons avec calme... Tu es jeune, tu es belle, Mariette ; tu as le cœur fort, l'âme grande ; tu es habituée au travail, et, au lieu que l'inaction soit pour toi un repos, elle est une fatigue. Eh bien, je ne puis, moi, — comprends bien cela, — je ne puis, moi pauvre aveugle, te prendre ta jeunesse, te prendre ta beauté, te prendre ta vie, et tout cela parce que tu m'aimes, parce que tu as pitié de moi !... Que deviendras-tu quand le temps t'aura faite vieille, et que je t'aurai faite pauvre ? que deviendras-tu quand nos parents dormiront sous l'herbe du cimetière ? Tu seras dans l'abandon, dans la misère, dans la tristesse,

et pourquoi ? Parce que tu te seras obstinée à m'aimer !

— Oh ! mon Dieu, Seigneur, s'écria Mariette, vous l'entendez ! voilà comme il me récompense, le méchant !

— Sois tranquille, Mariette. Oh ! de ce que tu as voulu faire, je t'aurai, dans ce monde et dans l'autre, la même reconnaissance que si tu l'avais fait ? car tu t'offrais, pauvre enfant, et c'est moi qui te refuse... Si le bon Dieu permettait, vois-tu, non pas que mes pauvres yeux me fussent rendus, ce serait trop demander à sa bonté, mais que je visse assez pour travailler un peu, pour conduire l'âne et le bœuf du père Cadet dans un sillon, ou pour aller chercher du bois dans la forêt ; si je pouvais, en travaillant le double de ce que travaille un autre homme, gagner la moitié de ce qu'il gagne ; si j'étais sûr seulement de te donner ce pain quotidien que nous demandons à Dieu... oh ! je tomberais ici, à l'instant même, sans faire un pas de plus, à genoux devant toi, pour te dire : « Merci, merci, Mariette, d'être si belle, d'être si bonne, d'être si miséricordieuse, et avec tout cela, de vouloir bien être à moi ! » Mais, hélas ! continua Conscience en secouant la tête, non, non, non... cela ne se peut pas !

— Au nom du ciel, Conscience, s'écria Mariette, tais-toi, tais-toi donc ! Ne vois-tu pas que tu me brises le cœur, que je pleure à chaudes larmes, que je me tords les bras de désespoir !

— Je ne vois plus rien, dit Conscience, rien que la nuit...

Et il ajouta si bas, qu'il fallut que Mariette lui prêtât toute son attention pour l'entendre :

— Rien que la mort !

— La mort ! s'écria Mariette palissant, tu penses à mourir ? et c'est pour cela que tu veux m'écarter de toi ?... Tu as raison, car tu sais bien que, si je reste à tes côtés, je ne te laisserai pas mourir... Voyons, Conscience, ce n'est pas tout cela : tu me rends tellement triste, que je ne puis plus marcher... Non, je ne continuerai pas mon chemin ; non, je ne ferai pas un pas de plus vers le village, si nous ne nous expliquons pas ici. Viens, viens, Conscience, asseyons-nous encore sur le bord du chemin, car les jambes me manquent, et je ne puis me tenir debout.

Et elle conduisit l'aveugle, qui se laissa faire, jusqu'au talus du sentier, où il s'assit.

— Maintenant, dit-elle, voyons, explique-moi, mon ami, et dis, une bonne fois, tout ce que tu as dans le cœur.

— Ce que j'ai dans le cœur, le voici, Mariette :

c'est qu'il faut me promettre que tu ne négligeras plus ta belle jeunesse pour moi ; que tu ne me sacrifieras plus ton existence ; que tu ne seras pour moi, à l'avenir, qu'une sœur ! Mariette, Mariette ! tu as dix-neuf ans... Crois-moi, il y a encore de belles fêtes à Longpré, à Taille-Fontaine et à Vivrières, et de beaux garçons pour t'y mener.

— Ah ! voilà donc où tu en voulais venir, méchant ! répondit en sanglotant Mariette ; voilà donc comme tu me remercies pour ma bonté ! non, je me trompe, pour mon amour !... Mais tu ne sens donc pas que tu me martyrises, que tu me tortures plus que ne le ferait le bourreau ? « Il y a de belles fêtes... il y a de beaux garçons... » il a dit cela, mon Dieu, mon Dieu ! il a dit qu'il y avait encore pour moi, pour sa pauvre Mariette, de belles fêtes et de beaux garçons !... Comment ai-je mérité cela ? Mon Dieu, répondez-moi, car vous seul le savez !

Et, cette fois, si Conscience ne put voir ses larmes, il put au moins entendre ses sanglots.

— Oh ! Mariette, Mariette ! s'écria-t-il en lui saisissant la main, comprends donc ma pensée, lis donc dans mon cœur... Si j'avais dix yeux, et qu'il fallût me les laisser brûler les uns après les autres, je le ferais pour toi ; je le ferais pour avoir le droit de t'aimer, et surtout pour avoir le droit de t'empêcher d'en aimer un autre... Mais je suis aveugle... aveugle par accident, pour toute ma vie !... Vois-tu, Mariette, être aveugle, c'est une souffrance que ne peut comprendre aucune créature humaine ayant ses deux yeux... Aussi, Dieu me punirait, vois-tu, si je t'associais à un pareil malheur.

— Et, alors, dit Mariette, un peu consolée par cette douleur que venait d'exprimer Conscience, alors, si je suivais le conseil que tu me donnes, si j'allais aux belles fêtes avec les beaux garçons, tu oublierais Mariette comme Mariette t'oublierait ?

— T'oublier ! s'écria Conscience, toi qui es la seule chose humaine demeurée visible pour moi ?... comment pourrais-je t'oublier, moi dont la vie doit se passer désormais à penser et à rêver ? Mais à quoi rêverais-je, à quoi penserais-je, si ce n'est à toi ?

— Ainsi, quand même je cesserais de t'aimer, demanda Mariette, tu m'aimerais toujours, toi ?

— Oh ! Mariette... moi ?... moi ?... jusqu'à la mort !

— Eh bien, alors, tout est dit !... Puisque je t'aime, et que tu m'aimes, il n'y a plus de ques-

tion... Conscience, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, aussi vrai que ce Dieu a fait le soleil qui nous éclaire, Conscience, avant la Saint-Martin de l'année prochaine, je serai ta femme !... Et, si tu ne veux pas de moi, si tu me refuses, eh bien, je te le dis, Conscience, je me ferai sœur grise à l'hôpital de Villers-Côterêts, et je soignerai de pauvres aveugles qui ne me seront rien, puisque l'aveugle qui est tout pour moi aura refusé mes soins !

— Oh ! s'écria Conscience, tu te marierais avec moi, avec moi, Mariette ?

— Oui, je me marierai avec l'homme qui se serait fait brûler dix yeux, s'il les avait, pour avoir le droit de m'aimer, et surtout d'empêcher qu'un autre ne m'aimât.

— Mariette, c'est beau, c'est grand, c'est sublime ce que tu fais là ! Mais...

— Allons, tais-toi, dit Mariette en posant sa main sur la bouche de Conscience. Tout à l'heure je t'ai écouté jusqu'au bout, n'est-ce pas, sans te contrarier, sans t'interrompre, quoique chacune de tes paroles me fit saigner le cœur ? Eh bien, moi, je veux parler à mon tour, sans que tu m'interrompes.

— Parle, Mariette, parle ; c'est si bon de t'entendre... Va...

— Eh bien, si Mariette était devenue aveugle, l'aurais-tu abandonnée, toi ? Aurais-tu repoussé la pauvre fille, marchant au hasard, les bras tendus vers toi ? Dis, aurais-tu fait cela ? Et si, dans sa misère, elle s'était obstinée à t'aimer, lui aurais-tu broyé le cœur en allant, avec une belle fille, danser et te réjouir à quelque belle fête ?... Voyons, voyons, Conscience, il faut me répondre... Réponds-moi donc !

— Oh ! Mariette, je n'ose...

— Je crois bien que tu n'oses. Eh bien, moi, je vais répondre pour toi : Si tu avais fait cela, tu eusses été un misérable ! Conscience, plus de discussion, plus de lutte, plus de refus... Conscience, voici ma main, en attendant que Dieu nous bénisse !

Puis, posant ses deux lèvres sur celles du jeune soldat, avant que celui-ci pût réfléchir, pût penser, pût se défendre même :

— Conscience, dit-elle, je suis ta femme !

Conscience jeta un cri de joie et de douleur tout à la fois ; mais, dans ce cri, s'exhalèrent les derniers restes de sa force.

— Oh ! Mariette, Mariette ! dit-il, c'est toi qui le veux...

— Oui, c'est moi qui le veux, dit Mariette,

oui, c'est moi qui te conduirai à l'église, la tête haute et fière, pour te répéter devant Dieu le serment que je te fais ici !... Oui, c'est moi qui te dirai : « Dieu est là haut, Conscience ; il sait ce qui est bien, il sait ce qui est mal... Laisse-moi faire, car j'ai confiance en Dieu, et Dieu, qui sait que j'ai la foi, me soutiendra... Vois-tu, tout est possible quand la conscience est tranquille, cela rend les bras et le cœur forts... Tu crains la misère pour nous ? Va, rassure-toi, au contraire, sur l'avenir ; rien ne nous manquera, je resterai toujours près de toi ; tu as le cœur triste, je serai ta joie... tu n'y vois plus, je serai ton jour... et c'est ainsi que nous vivrons dans la paix et dans le bonheur, avec nos bons et vieux parents, qui nous quitteront selon leur âge, et que nous irons rejoindre à notre tour, et probablement ensemble, Conscience, puisque nous avons tous les deux vingt ans ; car Dieu, bon jusqu'à la fin, nous accordera cette grâce, — ne nous étant pas quittés un instant pendant notre vie — de ne pas nous quitter, même au moment de notre mort... Est-ce bien arrangé ainsi, dis, Conscience, et cela ne vaut-il pas mieux que de courir les belles fêtes, aux bras des beaux garçons, en laissant son pauvre bien-aimé blotti, avec Bernard à ses pieds, dans un angle de la cheminée ou dans un coin de la chaumière ?

Conscience ne pouvait répondre ; il baisait les mains de Mariette en pleurant et en sanglotant.

— Allons, viens, dit-elle, il faut partir, car nous avons perdu bien du temps : toi, à dire des sottises, et moi, à les écouter... Lève-toi, et marchons, Conscience.

— Oh ! murmura Conscience, s'il restait au moins quelque espoir...

Mariette parut près de répondre : sa bouche s'ouvrit, mais un souffle brûlant s'en échappa seul, et, passant sa main sur son front comme pour se soustraire à une espèce de vertige :

— Non, non, murmura-t-elle, si le bon chirurgien-major s'était trompé, ce serait trop cruel !

— Que dis-tu ainsi tout bas, Mariette ? demanda Conscience.

— Je prie Dieu, répondit Mariette, pour un beau garçon avec lequel j'espère encore aller aux belles fêtes du village.

Et tous deux se mirent en chemin : Conscience secouant la tête avec un reste de mélancolie ; Mariette tenant ses beaux yeux fixés au ciel, comme si elle y eût cherché l'étoile d'espérance.

qui conduisit les bergers à la crèche sainte de Bethléem.

## XV.

## LE RÊVE DE MARIETTE.

Le lendemain, au point du jour, après avoir couché à Presles, petit village de cinq cents âmes, situé sur la traverse à trois lieues de Laon, et à cinq lieues de Soissons, les deux jeunes gens s'étaient remis en route, toujours à travers plaines et bois, suivant que leur indiquaient les paysans allant d'un village à l'autre ou travaillant dans les champs.

L'aspect du ciel n'avait pas changé ; il faisait toujours un beau et vivifiant soleil, tempéré seulement par une douce brise matinale ; peut-être cette brise devait-elle être dévorée plus tard par la chaleur croissante du jour, comme ces belles et fraîches gouttes d'eau, diamants liquides et transparents qui tremblaient aux branches des arbres et aux tiges des blés. Le chant des oiseaux, silencieux la veille, s'était réveillé, et semblait, comme une rosée d'harmonie, égrener dans l'air ses notes sonores. Les grillons chantaient, les papillons voletaient, les abeilles bourdonnaient ; chacun apportait son cri au concert universel que la terre, à son réveil, envoyait comme une hymne de reconnaissance à son Créateur.

Et Mariette, toute ranimée, toute consolée, toute humide et toute rafraîchie de sa toilette du matin, comme les plantes, les arbres et les fleurs de leur rosée, Mariette semblait avoir des ailes comme les papillons, avoir un chant comme les oiseaux, et semait ce chant sur le chemin du pauvre aveugle, pour le lui rendre plus facile et plus court.

Conscience souriait ; ce doux chant, cette joie continue de Mariette lui desserraient le cœur. Il marcha longtemps en silence ; puis, enfin, s'arrêtant :

— Mariette, lui dit-il, comme tu es gaie ce matin !

— C'est que, ce matin, je suis heureuse, dit Mariette.

— Heureuse de voir ce beau soleil, n'est-ce pas ? d'entendre ces gentils oiseaux qui chantent sa bienvenue, ces laborieuses abeilles qui bourdonnent en travaillant ? Voilà ce qui te rend heureuse !

— Oui, Conscience, cela, et autre chose encore.

— Bonne et chère Mariette, tu ne te repens donc pas de ta promesse d'hier ?

— Non, car Dieu m'en a déjà envoyé la récompense.

— La récompense ?

— Oui... Moi aussi, j'ai fait un rêve, non pas triste et maussade comme le tien, mais joyeux et étincelant. Oh ! Conscience, le beau rêve !

— Dis-moi cela ?

— Prends mon bras, marchons doucement, et je te le dirai.

— Ah ! oui, marchons doucement ; nous avons bien le temps d'arriver, n'est-ce pas ? La route est si douce avec toi, Mariette. — Voyons ton rêve.

— Ecoute. Hier au soir, après que je t'eus lavé les yeux avec cette bonne eau fraîche que j'ai été puiser moi-même à la source, et qui t'a fait tant de bien, je t'ai laissé dans ta chambre, et j'ai prié notre hôtesse de me conduire dans la mienne. Il y a, en vérité, une bénédiction du bon Dieu sur toi, Conscience ; tous les gens qui te voient semblent, à l'instant même, te plaindre et t'aimer. Tout en te plaignant, tout en me caressant, tout en me demandant si je n'avais besoin de rien, notre hôtesse me conduisit à une petite chambre bien blanche, bien propre, telle qu'il nous en faudrait une pour nous deux, Conscience... Dans cette chambre, il y avait un petit lit blanc comme un lit de jeune communiant ; seulement, la bonne femme s'excusa de ce qu'il n'y avait pas de rideaux à la fenêtre. « Mais bah ! dit-elle, c'est tout profit ; cette nuit la lune vous éclairera comme une lampe, et, demain matin, puisque vous voulez partir au point du jour, son premier rayon vous réveillera. » Je remerciai la bonne femme ; elle m'embrassa encore, me dit qu'elle avait une fille de mon âge en service à Fismes, et qu'elle allait, en se couchant, prier pour sa fille et pour moi. Sur quoi, elle me laissa seule. Une demi-heure après, j'étais couchée, ma chandelle était éteinte, j'avais fait ma prière devant mon beau bouquet de Notre-Dame-de-Liesse suspendu au chevet de mon lit. Mais j'avais beau être couchée, ma chandelle avait beau être éteinte, je ne sais pourquoi, je n'avais pas envie de dormir ; c'était le bonheur, sans doute, qui me tenait éveillée ; car je suis si heureuse, Conscience, depuis que nous nous sommes expliqués, si tu savais !

Et elle embrassa fraternellement le jeune homme au front.

— Chère Mariette ! murmura Conscience.

— Mais ce qui m'empêchait surtout de dormir, continua la jeune fille, c'était cette belle lune toute brillante, qui semblait me regarder doucement à travers les carreaux de ma fenêtre, si bien que, moi et mon lit, nous étions tout entiers illuminés de ses rayons.

— Oh ! Mariette, Mariette, comme tu dis bien, s'écria Conscience, et comme je vois ce que tu dis ! Tu avais raison, Mariette, avec toi, je pourrai me passer de mes yeux.

— Je ne sais quand je m'endormis, continua Mariette, tant fut doux pour moi le passage de la veille au sommeil. En tous cas, il me sembla qu'ouverts ou fermés, mes yeux ne cessaient pas de voir cette belle lune, qui, de son côté, toute lumineuse, me regardait. Peu à peu ces taches qui lui composaient une espèce de visage avec lequel elle me souriait se régularisèrent, et elle continua de me sourire, tandis que, non-seulement elle semblait prendre une tête, mais même un corps. Bientôt cette tête et ce corps se rappe- lèrent des traits et une forme connus. C'était Notre-Dame-de-Liesse avec son petit Jésus entre ses bras ; elle avait sa belle couronne de diamants, sa belle robe d'or toute parsemée de fleurs naturelles et de lis d'argent ; seulement, outre sa couronne de diamants, elle avait autour du front ce doux rayonnement de lumière céleste qui éclairait la lune. A cette vue, et comprenant que celle-là, c'était la vraie Madone, puisqu'elle m'apparaissait au ciel, je me laissai couler de mon lit, et je tombai sur les genoux en murmurant : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Alors, je vis un rayon d'or s'étendre de ses pieds jusqu'à la fenêtre de ma chambre ; elle glissa légèrement sur une pente inclinée, venant à moi sans secousse, et, tout à coup, elle se trouva remplir le cadre de la croisée comme, dans l'église, elle remplissait sa niche au-dessus de l'autel. Je me retournai te cherchant, car je me sentais si heureuse de la divine apparition, que je voulais que tu fusses de moitié dans mon bonheur ; et, en effet, je vis avec joie que tu étais là, près de moi, à genoux. — Comment et quand étais-tu entré ? je n'en sais rien ; mais tu étais là, et, de tes yeux aveugles, tu regardais comme moi la Vierge miséricordieuse, vers laquelle nous tendions nos mains, soulevées par une seule et unique prière. — Alors, elle descendit de cette espèce de chaise dans la chambre, tenant toujours son petit Jésus entre ses bras ; elle s'approcha de mon chevet, y prit le bouquet de fleurs bénites, le

mit à la main du petit Jésus, et lui ayant dit quelques mots tout bas, elle passa devant moi en répondant à mon signe de croix par un sourire, et se dirigea vers toi... Le petit Jésus souriait aussi comme elle, et, souriant, il étendit le bras, te toucha les yeux avec la fleur d'or du bouquet béni, et, toi, aussitôt, tu t'écrias avec un accent de joie si profond, qu'il semblait être un accent de douleur. « Oh ! je vois ! je vois ! Merci, bonne Vierge, je vois ! » Pour moi, à ce cri, je fus tellement saisie, que je rouvris les yeux toute palpitante... Hélas ! c'était un rêve : tout avait disparu ! seule, la lune brillait toujours au ciel, et, légèrement pâlisante, commençait à descendre à l'horizon. Mais, ce qui restait de tout cela en réalité, vois-tu, Conscience, c'était la foi, la sérénité, le bonheur presque, et voilà pourquoi je suis si joyeuse ce matin ; car, avoue-le, n'est-ce pas, ce rêve est un rêve heureux ?... Eh bien, eh bien ! demanda Mariette après avoir attendu un instant, tu ne me réponds pas, Conscience ?

— Non, je ne te réponds pas, chère bien-aimée, car j'écoute encore. Oh ! pendant que tu parlais, Mariette, mon cœur débordait de joie, car, je te le répète, je voyais tout : cette belle lune resplendissante et tranquille, devenant peu à peu la Vierge sainte avec sa couronne de diamants, son auréole de flammes, sa robe d'or aux roses de pourpre et aux lis d'argent, et tout cela était si vivant, si réel, que, lorsque tu m'as dit que le petit Jésus me touchait les yeux avec le bouquet béni, j'ai senti le frôlement des fleurs, et il m'a semblé voir des milliers d'étincelles.

— Oh ! tu as vu, oh ! tu as senti cela, s'écria Mariette. Bonheur ! bonheur ! bonheur !

— Chère Mariette ! dit Conscience avec mélancolie, il ne faut pas te bercer d'un fol espoir ; ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, c'est l'effet de mon imagination excitée par ta parole. Remercions Dieu de cette consolation qu'il nous envoie pendant notre voyage, mais ne lui demandons pas plus, je ne dirai pas qu'il ne veut, mais qu'il ne peut accorder.

— Oh ! n'importe, n'importe, s'écria Mariette, il y a quelque bon présage là-dessous, crois-moi, Conscience ; et j'aime et je vénère la Mère de Dieu, depuis notre pèlerinage à sa chapelle, encore plus que par le passé. — Maintenant, remettons-nous en route, et marchons un peu vite avant que le soleil monte au haut du ciel. A midi, nous nous asseoirons à l'ombre de quelque bouquet d'arbres, et nous nous reposerons ; ou bien, si nous trouvons quelque village, nous y

ferons une halte pour laisser passer la chaleur.

Et tous deux continuèrent leur route silencieusement, car chacun, de son côté, pensait ; Mariette, au beau rêve qu'elle avait fait, et Conscience, au beau rêve qu'elle lui avait raconté.

Il résulta de cette préoccupation que Mariette, qui servait de guide, cessa de donner au chemin toute l'attention nécessaire dans un pays inconnu, et sur une route de traverse.

Le sentier que suivaient les deux jeunes gens devint de plus en plus étroit, de moins en moins tracé, et finit par se perdre dans une prairie parsemée de petits bois d'aulnes.

Mariette regarda devant elle, autour d'elle, et à ses pieds ; mais ne voyant plus aucune trace de chemin, elle s'arrêta tout à coup.

— Eh bien, Mariette, demanda Conscience, sentant qu'elle s'arrêtait, qu'as-tu donc ?

— Oh ! mon pauvre Conscience, dit la jeune fille, voilà que j'ai fait un beau coup, moi !

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai marché, marché, marché en pensant à autre chose, et je me suis écartée du droit chemin, au point que nous voici arrivés sur le bord d'une petite rivière qui coupe la prairie dans toute sa longueur ; sans que je voie ni pont ni pierre pour la traverser.

— C'est fâcheux, répondit Conscience ; tu n'as pas idée, Mariette, combien il est fatigant de marcher sans voir clair, et de se heurter à chaque caillou du chemin, si bien que l'on soit conduit par un excellent guide comme toi. L'eau de cette rivière est-elle bien profonde ?

— Oh ! non, le ruisseau est large, mais on en voit le fond ; et tiens, voici Bernard qui vient de le traverser, et qui nous attend déjà sur l'autre bord, sans avoir eu besoin de se mettre à la nage.

— Alors, demanda Conscience, qui empêche que nous le traversions nous-mêmes ?

— Rien. Seulement, nous nous mouillerons, selon toute probabilité, jusqu'aux genoux.

— Eh bien, risquons cela, Mariette, ce n'est pas un grand malheur par la chaleur qu'il fait.

— D'autant plus, répondit Mariette, que, de cette manière, nous éviterons un grand détour qui nous éloignerait peut-être encore davantage de notre chemin.

— Allons, dit Conscience.

— Allons, dit Mariette, et tiens-toi bien à mon cou.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le talus est rapide pour descen-

dre, et rapide pour remonter. Heureusement, de l'autre côté, il y a des branches de saule qui pendent presque dans l'eau ; tu t'accrocheras à ces branches, et tu t'en aideras ; viens !

Conscience se laissa glisser du talus jusque dans la petite rivière, la traversa à gué, soutenu par Mariette, gagna l'autre bord, et, comme l'avait dit la jeune fille, en se faisant un appui des branches pendantes, il gravit le second talus avec facilité.

Arrivé là, il s'assit.

— Ah ! que tu as bien fait de te tromper de chemin, dit-il ; comme cette eau est douce et comme elle rafraîchit !... Sommes-nous bien ici pour faire une petite halte, Mariette ?

— Parfaitement, mon ami, et, si tu veux même, nous déjeunerons ?

— Volontiers, dit Conscience ; j'ai faim. Il y a longtemps que cela ne m'est arrivé, Mariette, d'avoir faim. C'est ce bon air qui me donne de l'appétit.

Mariette tira un pain et un morceau de veau froid du double papier où ils étaient enveloppés, coupa le pain en deux, et la viande en une foule de petits morceaux, fit à Conscience sa part, comme elle l'eût faite à un enfant, et le repas commença.

— Mariette, murmura Conscience, tu es le dévouement et la bonté en personne, et je ne sais comment il me sera possible de te récompenser jamais de tant d'amour et de tant de pitié.

— Bon ! dit gaiement Mariette, parlons-en ! avec cela que ça en vaut la peine. Parce que je t'ai aidé à traverser un ruisseau ; parce que je me suis mouillé les jambes jusqu'aux genoux, et parce que je te coupe ton pain, tu ne sais comment me récompenser jamais de tant d'amour et de pitié !... En vérité, Conscience, tu mets un trop haut prix à tous ces petits services, dont je compte bien faire le bonheur de ma vie.

— Bonne et chère Mariette ! dit Conscience. Puis, après un instant :

— L'eau du petit ruisseau que nous venons de traverser est-elle pure ? demanda-t-il.

— Comme un cristal, mon ami.

— Donne-moi à boire, alors.

Mariette avait acheté une gamelle de bois qui servait à boire d'abord, et ensuite à transporter de l'eau pour mouiller de temps en temps les yeux du pauvre aveugle. Mariette descendit vivement, avec sa gamelle vide, jusqu'à la ri-

vière, et remonta lentement avec la gamelle pleine.

Conscience prit la gamelle à deux mains, et, après l'avoir vidée :

— Oh ! la bonne eau, Mariette !

— Mais, dit celle-ci avec cette gaieté qui ne la quittait plus depuis l'explication de la veille, et surtout depuis le songe de la nuit, mais c'est de l'eau comme une autre cependant.

— En effet, et peut-être est-ce seulement parce que c'est toi qui me la donnes...

— Ah ! voilà qui est gentil ! dit Mariette en faisant une révérence que le pauvre aveugle ne put voir ; merci, Conscience...

— Mais mange donc, mais bois donc à ton tour, Mariette.

— Dame ! j'aurais bien bu, mais tu n'as rien laissé dans la gamelle.

— C'est vrai ! l'eau était si bonne... Ecoute, lorsque nous allons avoir fini, tu me laveras les yeux avec cette eau, et il me semble qu'elle me fera aux yeux un plus grand bien qu'aucune autre ne m'a encore fait.

— Alors, pourquoi attendre ? dit Mariette. Si tu dois être soulagé, mon bien-aimé Conscience, autant que tu le sois tout de suite que plus tard.

— En effet, Mariette, les yeux me picotent ; cela provient sans doute de l'ardeur du soleil.

Mais Mariette était déjà à la rivière ; elle remonta vers Conscience avec la sébille pleine d'eau fraîche et pure, et, trempant son mouchoir dans cette eau, elle commença de laver les yeux du jeune homme.

— Ah ! fit celui-ci en respirant, quelle douce et bonne sensation !... On dirait un second baptême... cette eau me fait revivre... C'est qu'aussi ta main est si légère, Mariette !

— Mon Dieu ! quelle bonne récompense tu me donnes pour tout ce que je fais en me remerciant ainsi, Conscience ! mais en voilà assez, je me souviens de l'ordonnance du chirurgien-major...

— Où vas-tu donc, Mariette ?

— Où je vais ?

— Qui... Tu t'éloignes de moi, il me semble.

— Je vais étendre au soleil mon mouchoir qui est mouillé, et qui doit être sec pour rentrer dans ma poche, entendez-vous, monsieur le curieux ?

— Va ! Mariette, va !

Et, guidé par le bruit des pas de la jeune fille, et par le chant dont elle accompagnait sa course,

l'aveugle fixa ses yeux sans regards du côté où, sur une belle pelouse verte, parsemée de marguerites et de violettes, elle étendait son mouchoir humide.

Tout à coup, Conscience jeta un cri.

Mariette se retourna, et, le voyant le regard fixe, la bouche entr'ouverte, les mains étendues :

— Mon Dieu ! dit-elle en courant à lui, que t'est-il donc arrivé, mon cher Conscience ?...

— Mariette ! Mariette !... dit celui-ci tout frissonnant et en la repoussant avec douceur.

— Eh bien ? eh bien ?... demanda la jeune fille.

— Mariette, recule un peu, je t'en supplie... retourne où tu étais.

— Pourquoi cela ?

— Par grâce... par grâce, Mariette !

Et, tout en disant ces mots, Conscience, par un effort de ses muscles, se soulevait, et, sans l'aide de ses mains, toujours étendues vers Mariette, se retrouvait debout, suppliant toujours de la voix, et nous dirons presque du regard.

Et la jeune fille obéissait sans lui demander d'autre explication, et se replaçait sous ce rayon de soleil, qui semblait ruisseler autour d'elle comme un manteau de flammes.

— Oh ! Mariette ! Mariette ! s'écria Conscience, je te vois... je te vois !... Mes yeux ne sont pas tout à fait morts !...

La jeune fille chancela, comme si elle eût été frappée de vertige ; puis, tremblant de tout son corps :

— Conscience ! dit-elle, mon bon... mon cher Conscience !... oh ! ne me fais pas mourir de joie...

— Je te dis que je te vois, continua le jeune homme, comme une ombre vêtue de noir, c'est vrai... mais, enfin, je te vois... Oh ! je te le répète, Mariette ! mes pauvres yeux ne sont pas tout à fait morts, et c'est ton rêve qui s'accomplit...

Mariette tomba à genoux, remerciant la Vierge sainte par une fervente prière.

Conscience avait vu ce mouvement comme à travers un épais brouillard.

— Je vois, dit-il, et la preuve, c'est que tu es à genoux maintenant... Tu vois bien que je vois, Mariette... tu vois bien que je vois !...

— Sainte Mère de Dieu ! s'écria la jeune fille, c'est toi qui as opéré ce miracle ! Sainte Mère de Dieu, nous ne l'oublions jamais, et nous te jurons qu'avant notre mort, nous ferons un

nouveau pèlerinage à ta chapelle bénie, non plus pour t'invoquer, mais pour te remercier cette fois.

Et, après cette invocation, faisant un grand effort, comme pour arracher ses genoux de la terre, elle s'élança dans les bras du jeune homme en s'écriant :

— Ah ! Conscience ! est-ce bien vrai que tu m'as vue ?...

— Je t'ai vue... répondit le jeune homme.

— Ah ! murmurèrent ensemble les deux enfants aux bras l'un de l'autre, et les yeux levés vers le ciel ; gloire à Dieu ! qui a laissé tomber jusqu'à nous son céleste regard !...

## XVI.

## OU DIEU CONTINUE DE LES CONDUIRE PAR LA MAIN.

Ce cri de joie et de reconnaissance avait été profond comme celui qui sort de l'abîme, et qui monte au Seigneur, dans la prière des morts.

En effet, si Conscience revoyait la lumière du soleil et toute cette magnifique création qui resplendit à cette lumière, Conscience sortait de l'enfer de l'obscurité pour rentrer dans le paradis du jour.

Alors, tout un avenir de bonheur et d'amour se déroulait à ses yeux ; alors, la vie revenait à lui, non plus supportable comme allait la lui faire le dévouement de Mariette, mais resplendissante et joyeuse comme l'a faite la bonté de Dieu.

Enfin, Mariette revint la première à elle, et elle y fut rappelée par une crainte.

Une des recommandations du chirurgien-major avait été de ne jamais laisser plus de cinq minutes les yeux du malade exposés à la lumière du jour, et il y avait déjà près d'un quart d'heure que la visière de Conscience était ôtée ; aussi voyait-il maintenant comme si l'air eût roulé des vagues de flammes, et comme si tout l'horizon se fût changé en un océan de feu.

Il se garda bien de dire à Mariette ce qu'il éprouvait, mais il se prêta avec empressement à ce qu'elle lui replaçât sur les yeux la visière et le voile.

Mariette accomplissait toute joyeuse cette double opération.

— Oh ! disait-elle en agrafant la visière et en nouant les cordons du voile ; oh ! comme je suis gaie, comme je suis heureuse, mon ami ! non-seulement je ne sens plus la fatigue de mes pieds, mais encore il me semble que j'ai des ailes.

Dieu et Diable. — Vol. V. No. 13.

— Chère Mariette !

— Oh ! mon ami, mon ami, si tes yeux pouvaient guérir, quel bonheur ! quelle joie ! Lorsque j'y songe, j'étouffe ; car je ne puis y croire encore. Ainsi, tu vois Conscience, tu vois ?

— C'est-à-dire que j'ai entrevu, Mariette, fit doucement observer Conscience.

— Oh ! c'est bien cela, reprit Mariette, c'est bien ce que le bon chirurgien-major avait dit, c'est ce que j'ai refusé de te répéter hier, tu sais, quand tu m'as demandé : « Mariette, mon amie, que murmures-tu tout bas ? » Ce que je murmurais, c'est ce que le chirurgien m'avait dit à l'oreille : « Mon enfant, je ne réponds de rien ; mais, cependant, il est possible que la vue de votre ami ne soit pas perdue tout à fait ; il est possible qu'un œil, les deux yeux peut-être, retrouvent leur transparence, car le bon Dieu lui-même a mis le principal remède à l'infirmité dont votre ami est atteint dans le glissement perpétuel des paupières, qui finira peut-être par rendre à l'œil son poli primitif. » Voilà ses propres paroles, Conscience ; je les lui ai fait répéter trois fois, afin de les retenir, de les savoir par cœur, et de pouvoir te les redire, si un jour l'occasion bienheureuse s'en présentait.

— Oh ! Mariette, Mariette, s'écria Conscience en serrant la main de la jeune fille, si les choses réussissaient ainsi, vois donc comme nous serions heureux ! Alors, j'accepterais de grande joie et de grand cœur ce que tu m'as proposé ; nous nous marierions ; je travaillerais du matin au soir — car c'est à cette heure seulement que je m'aperçois que je ne faisais absolument rien là-bas, que penser, ou plutôt que rêver, ce qui est une bonne chose aussi — mais, alors, comme je te disais, je travaillerais depuis le matin jusqu'au soir, et c'est toi, au contraire, Mariette, qui ne ferais plus rien que penser et rêver, ou qui ne travaillerais que pour te distraire.

— Et nos parents, mon bien-aimé Conscience, reprit à son tour Mariette, comme ils seraient heureux, comme ils se réjouiraient jusqu'à leur dernier jour ! Quel paradis de joie et de bonheur que celui que Dieu nous promet là ! Il n'y a pas jusqu'aux animaux, j'en suis sûre, jusqu'à Pierrot, jusqu'à Tardif, jusqu'à la vache noire, qui ne s'en rejouissent, comme s'en réjouit le pauvre Bernard, qui te lèche les mains, et auquel tu ne fais pas attention. Mais qu'as-tu donc ? tu baisses la tête, tu pleures, il me semble ?

— Mariette, s'écria le jeune homme, au nom du ciel, tais-toi ; ne me parle pas de toute cette joie, qui peut nous échapper. Oh ! Mariette, ce